

UN ANARCHISME POUR 1984

par

Murray BOOKCHIN

Jusqu'à ce que l'apocalypse nucléaire nous anéantisse tous, nous vivons une époque comme jamais l'humanité n'en a connue depuis la révolution industrielle et depuis même le passage à l'agriculture de nos ancêtres, voici des milliers d'années.

Je n'exagère pas l'énormité du changement en cours, dont nous expérimentons déjà les premiers effets : découverte des « secrets » de la matière (physique nucléaire) et des « secrets » de la vie (génétique) aux conséquences incalculables ; bombe à hydrogène et à neutrons, missiles à tête chercheuse lancés depuis la terre ou d'une station spatiale, aviation supersonique, sous-marins atomiques à durée d'immersion illimitée ; parmi les armements de sols : fusils automatiques, chars tous terrains, puissante artillerie, armes bactériologiques et chimiques, commandement informatisé, techniques de surveillance allant de satellites photographiant des individus en train de parler depuis des centaines de kilomètres à des microphones enregistrant leur conversation à quelques mètres d'une fenêtre fermée. Tous ces moyens de destruction, aujourd'hui à l'avant-garde de la technique, seront considérés comme primitifs d'ici une ou deux générations.

Il est évident aussi que notre ordre social existant se trouve dans l'incapacité morale de faire face aux découvertes de la science et de la technique. On peut dire avec certitude — et les faits en témoignent — que le capitalisme, *de par sa nature*

même, utilise inévitablement chaque « progrès » technique dans un but autoritaire et destructeur. Et quand je dis destructeur, je ne me réfère pas seulement aux destinées de l'humanité, mais à celles de la nature dont toutes les espèces complexes dépendent pour leur survie. Il n'y a aucune différence à discuter de bombe ou d'antibiotique, de gaz paralysant ou d'engrais chimique, de radar ou de téléphone. Les quelques progrès techniques qui ont profité à l'humanité ne sont que gouttes d'eau au milieu d'une orgie de destruction, qui a dévoré plus de vies humaines en ce siècle que jamais dans l'histoire. Nos grandes déclarations en faveur de la vie humaine, de la liberté et de l'intégrité individuelle apparaissent dérisoires lorsqu'on se souvient d'Auschwitz et d'Hiroshima. Aucun système politique n'a porté atteinte plus brutalement à l'idée de « civilisation » que celui qui parle si pieusement de liberté, d'égalité et de bonheur, ces mots qui masquent notre vieille croyance dans le « progrès » et l'essor de la civilisation.

Ce qui me préoccupe le plus ici n'est pas tant le changement technique qui menace notre survie et celle de notre planète. A cet égard, je me demande comment, bizarrement, nous pouvons « survivre », tout en étant capables de détruire notre propre espèce. Je voudrais surtout m'interroger sur les mutations en cours dans l'industrie et l'information, mutations qui entraîneront des bouleversements considérables dans notre système de relations sociales, la structure de notre volonté et sa capacité de résistance à l'autorité.

Nous devons être extrêmement attentifs à la manière dont notre existence s'est déjà transformée, socialement et psychologiquement, depuis la fin de la seconde guerre mondiale : c'est de cette époque que date l'orientation *systématique* de la science vers la guerre, l'industrialisation et le contrôle social, à une échelle sans équivalence dans l'histoire. Et je tiens à insister sur le terme « systématique ». La technologie militaire de la première guerre mondiale, si meurtrière qu'elle fût, était encore primitive, non seulement dans son pouvoir de tuer (la guerre de tranchées était au moins géographiquement limitée et laissait la majorité de la population civile à l'écart du feu), mais dans sa mise au point même. L'amélioration de l'armement dépendait d'éclairs d'invention, plutôt que de l'application planifiée des lois de la physique à l'art de la destruction de masse.

La seconde guerre mondiale mit fin violemment à la conception naïve, démodée, selon laquelle la science pouvait « aussi » servir à des fins militaires. Le « Manhattan Project » qui nous donna la première bombe atomique mobilisa en masse, selon un plan concerté, les plus compétents des physiciens et des mathématiciens, dans le but de produire une arme déterminée, de la même manière qu'il mobilisa en masse la population au nom de « l'effort de guerre ». Des scientifiques participèrent à certaines décisions militaires, notamment lorsque J. Robert Oppenheimer, le chef du projet, donna au Secrétariat d'Etat américain à la guerre les arguments décisifs pour jeter la bombe sur Hiroshima et Nagasaki. De nos jours, l'utilisation de la science et de la technique pour développer l'armement ne pose plus le moindre scrupule moral à la communauté scientifique. La science a donc le pouvoir illimité de nous détruire. A-t-on des chances de survivre ? A mon avis, rien ne peut empêcher les puissances d'Etat et les militaires du monde entier d'entrer dans l'espace en disposant des moyens de destruction les plus efficaces ; rien non plus ne peut dissuader l'ordinateur et les média d'envahir nos consciences avec des méthodes de manipulation dignes du 1984 d'Orwell.



Nous assistons aux Etats-Unis, au Japon ainsi que dans certains pays d'Europe, à des mutations industrielles aussi importantes que celles dont j'ai parlé pour l'armée. Je les avais d'ailleurs prévues dans mon livre *Vers une technologie libératrice* (1). A l'époque, il y a vingt ans de cela, je croyais naïvement que tous les changements pourraient servir à libérer l'humanité. Or, je m'en aperçois à présent, ils n'ont fait que renforcer l'ordre existant et la domination sur l'homme. Je me réfère ici à la formidable restructuration de l'économie par l'électronique, nouvelle révolution industrielle qui remplacera tôt ou tard le savoir faire humain par des robots. Et nous n'en sommes qu'au début d'une « avancée » technique qui rendra désuets l'usine traditionnelle, le bureau et la ferme ; qui renforcera au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer la centralisation

(1) Paris, Librairie Parallèles, 1974.

politique, la surveillance policière et le contrôle social, sans parler du conditionnement des esprits par les médias.

D'autre part, la science est devenue anonyme. Qui ne savait pas, autrefois, que l'invention de la chaîne de montage, l'un des principaux acquis industriels d'avant la première guerre mondiale, était due au fameux industriel Henry Ford ou, avant lui, à Eli Whitney ? De même, chacun connaissait le nom de ceux qui avaient bouleversé par leurs découvertes les moyens de communication, que ce fût la transmission par les ondes, l'électricité, le cinéma, le télégraphe ou la radio : Hertz, Bell, les frères Wright, Edison et les autres. Aujourd'hui, tout a pris un caractère impersonnel. Comme pour le Manhattan Project, les résultats doivent être attribués à l'effort collectif d'équipes militaires et civiles qui peuvent produire tout ce dont on a besoin, à volonté, selon des objectifs illimités. Le mot « invention » a perdu sa signification traditionnelle, qui découlait d'une découverte ou d'une création personnelle. Ce n'est plus un individu scrupuleux et soucieux du bien public qui nous offre une nouvelle technique. Les Henry Ford et Thomas Edison, malgré leur talent, ont été remplacés par le Pentagone, General Dynamics, General Motors et compagnie, qui s'interdisent toute considération éthique et sociale par l'anonymat de leurs « équipes de travail ».

Il faut nous rendre compte que ces mutations techniques marquent le point final de toute l'histoire antérieure à la seconde guerre mondiale, où précisément tant de nos théories ont vu le jour. Le syndicalisme révolutionnaire a longtemps partagé avec le marxisme la conviction que le prolétariat industriel était le « sujet historique » de l'histoire, par lequel s'effectuerait le renversement révolutionnaire du capitalisme. Bien que je n'y croie plus moi-même depuis longtemps, pour des raisons théoriques et par expérience personnelle, je constate que cette thèse a perdu de sa pertinence, sinon de sa validité, pour la simple raison que le prolétariat a cessé de croître, en nombre et en force stratégique. Contrairement à tous les espoirs des syndicalistes et des marxistes, le prolétariat diminue historiquement, en même temps que l'usine traditionnelle qui lui a donné naissance en tant que classe. Si nous tentons d'élargir notre définition du mot « prolétariat » aux « cols blancs » et même aux fonctionnaires, nous pouvons observer que ces couches sociales sont, elles aussi, numériquement en baisse. Aux

Etats-Unis, où la restructuration industrielle n'en est encore qu'à ses débuts, les ouvriers sont passés de quelque 25 % des actifs à environ 15 % et ce déclin doit se poursuivre jusqu'à ce que la classe ouvrière traditionnelle ne constitue plus qu'une faible portion de la population. Actuellement, il nous faut bien voir que pas plus les « cols blancs » que les « cols bleus » ne manifestent une combativité comparable à celle dont fit preuve le prolétariat classique jusqu'à la seconde guerre mondiale. Il serait intéressant de se demander, à titre théorique, si la classe ouvrière allemande du début du siècle et des années vingt, ouvrière de père en fils, fut jamais révolutionnaire, au contraire des prolétariats espagnol et russe, d'ascendance paysanne récente, qui eurent beaucoup de mal, venant du monde rural, à s'adapter à la rationalisation et à la routine industrielle.

Le verdict de l'histoire, cependant, compte davantage que n'importe quelle théorie. Même les professions des secteurs de pointe comme l'informatique, et à tous les échelons, devront faire face à une réduction de leurs effectifs et de leur rôle social, avec l'apparition des ordinateurs « smart » dont le degré de sophistication n'est qu'une question de temps. Tout mouvement politique radical qui fonde sa vision du changement social sur un prolétariat révolutionnaire — qu'il soit ouvrier ou employé — vit dans un monde en voie de disparition, si tant est que celui-ci ait jamais existé. A considérer le prolétariat d'il y a cent ans en Europe, composé d'ouvriers de métier et de travailleurs de souche paysanne récente, on peut en effet se poser la question.

**

Loin de moi, pourtant, l'idée de diminuer la part importante prise par la classe ouvrière ou les efforts du syndicalisme dans la lutte pour l'émancipation de l'homme. Aujourd'hui encore, toute action à qui il manquerait l'appui des travailleurs n'aurait aucune chance de réussir. Les « cols bleus », aux côtés de leurs collègues en « col blanc », exercent toujours un pouvoir économique considérable. Mais, de la même manière, toute cause libératrice qui ne saurait rallier les jeunes du monde entier est vouée à l'échec. Dans les conditions spécifiques de notre époque, toute lutte d'émancipation se heurte aux données bien connues de la période de transition. Nous avons affaire en effet, à la fois à des couches sociales *en déclin*, mais qui pèsent encore forte-

ment sur le changement social : les ouvriers ; à des couches nouvelles, qui sont en passe de devenir de puissants leviers : les travailleurs hautement qualifiés et les techniciens ; aux opprimés de longue date — femmes et minorités ethniques — qui ont toujours *vocation* à jouer un rôle important ; enfin, aux groupes dits « marginaux », composés de gens d'origines diverses, qui peuvent intervenir dans le changement social : parmi eux, l'intelligentsia radicale, qui exerça une fonction stratégique dans toutes les situations révolutionnaires, et les individus qui choisissent des modes de vie alternatifs (culturels et sexuels).

Mais le temps ne travaille-t-il pas contre nous ? Sans doute, sauf ni nous parvenons à découvrir et à mettre en pratique des formes d'organisation adaptées à l'époque. Or l'innovation technique va plus vite que tous les changements qui interviennent dans le champ politique et social. Tôt ou tard, le social et le politique devront marcher de pair avec la technologie, si l'on ne veut pas que le système entier ne bascule. Et ce qui risque de se passer alors sera sans commune mesure avec ce que nous connaissons déjà du fascisme des années vingt et trente. A cet égard, le livre d'Orwell, *1984*, est assez naïf, non pas par sa description d'une société totalitaire, mais parce qu'il n'anticipe pas sur l'arsenal technologique qui pourrait faire d'Océania un univers encore plus désespérant.

Pour bien comprendre l'évolution possible de la société et prévoir lucidement ce qui nous attend, il nous faut étudier les problèmes auxquels va se heurter le capitalisme lui-même.

Premièrement, le capitalisme va devoir réadapter son système politique de manière à l'ajuster à l'emprise croissante des grandes sociétés et au progrès technique. La « démocratie bourgeoise » — c'est-à-dire les institutions nées des révolutions anglaise, américaine et française — n'est plus de mise, à l'époque de l'électronique, dans un monde hyper-rationnalisé et gouverné par les grandes sociétés. Pour l'instant, on n'ose pas trop toucher — du moins sur le plan intérieur — à l'héritage politique et social de ces révolutions, dont le contenu utopique fut célébré par Kropotkine dans son livre *La Grande Révolution* (2). Ainsi, par exemple, le retrait des « marines » américains du Liban s'est effectué sous la pression de l'opinion

(2) Réédition, Paris, Stock, 1976.

publique. Reagan et les siens auraient bien voulu avoir les mains libres au Liban, tout comme le voulait Johnson, avant lui, au Viet Nam. Les deux présidents furent obligés de battre en retraite devant la réaction hostile de l'opinion et du Congrès. Et cela, grâce aux institutions républicaines des Etats-Unis — nées deux siècles auparavant d'une révolution populaire et paysanne — fondées sur une « Déclaration des droits » constitutionnelle et sur une stricte séparation des pouvoirs. On peut remarquer toutefois que le régime fut plus démocratique durant la période révolutionnaire qu'il ne l'est devenu depuis, où il évolue vers une centralisation accrue. A considérer les problèmes sociaux qu'aura un jour à résoudre le capitalisme américain, ce régime politique reste encore bien trop « libertarien » et, si l'on tient à éviter une révolte sociale de masse, on peut craindre qu'il n'ait à subir de très graves « aménagements ».

Mais quels sont les problèmes auxquels je fais allusion ? Eh bien, on peut prévoir tout simplement que la robotique, qui n'en est qu'à ses débuts, rendra dans l'avenir la grande majorité des travailleurs américains économiquement inutiles. Et je pèse mes mots. Bien entendu, nous savons que chaque décennie produit des changements techniques supprimant une partie des emplois. Rien ne s'oppose en théorie à ce que toutes les activités de traitement des matières premières, de fabrication de produits manufacturés, de service ou de bureau soient remplies par des robots. Et si l'on suit la logique capitaliste, il y a de fortes chances pour que cela se passe ainsi. On peut être sûr que ces transformations affecteront à des degrés divers des millions de gens, moins d'ailleurs au cœur de l'économie que dans ses secteurs marginaux. Il faut bien se mettre dans la tête que ce processus va se poursuivre aussi longtemps que le capitalisme. L'ignorer, c'est se cacher la tête dans le sable, selon la politique de l'autruche, jusqu'à ce qu'on se fasse arracher les plumes une par une.

Sur le plan de la réalité vécue, cette révolution technique signifie que le capitalisme va devoir régler le sort de millions d'individus qui n'auront plus aucune place dans la société. Aucun de nous, militants actifs des années trente, ne pouvions envisager la réalisation du plan hitlérien, à savoir la « solution finale » pour les Juifs et l'extermination lente de millions de Slaves à l'Est afin d'y « réinstaller » des populations de langue allemande. Et pourtant Auschwitz a existé et témoigne d'une

manière terrible de ce qui put apparaître à l'époque comme un simple délire. Aucun mouvement révolutionnaire, socialiste, anarchiste ou syndicaliste ne fut capable d'imaginer qu'un tel déferlement d'horreur était possible au sein d'une nation européenne apparemment civilisée. Et ceux parmi nous qui nous rappelons cette période devons reconnaître que nous sommes sortis de la guerre hébétés par le cauchemar.

Aujourd'hui et dans les années à venir, le capitalisme qui a produit Hitler est tout aussi capable de produire des institutions qui sauront quoi faire des excédents de population, malgré leur nombre et leur résistance. Un génocide comparable à celui d'Hitler est-il possible ? Une « solution » qui a fait ses preuves dans le passé n'est pas à exclure a priori. La méthode peut être d'ailleurs plus sournoise, comme le contrôle des naissances en Chine ou le système de stérilisation forcée en Inde. On peut concevoir aussi une forme de parasitisme social, à la manière du tribut colonial, dans la Rome classique, qui faisait vivre les citoyens de la République. Dieu merci, je ne serai plus là pour assister à ces calamités.

Ce que je peux prévoir, en revanche, c'est que la « démocratie » est ressentie comme un anachronisme par les secteurs les plus « avancés » de la bourgeoisie, dont l'objectif principal est de changer progressivement ses propres institutions. Aux Etats-Unis, certains milieux politiques proposent de remettre en question la fameuse Convention constitutionnelle de 1787. Et le fait que, pour la première fois, ce projet ait été voté par deux Etats a glacé d'effroi les militants américains des droits civils. Sans parler de nouveaux amendements à la constitution qui voudraient prolonger le mandat présidentiel de quatre à six ans. La transformation de l'Etat démocratique bourgeois est en effet à l'ordre du jour de presque tous les pays industrialisés du monde. Le fait que le capitalisme ne parvienne pas à exercer un contrôle total sur ces nations tient aux traditions politiques qui, en Occident, limitent le poids de l'exécutif. Ainsi en est-il, aux Etats-Unis, de l'attachement aux valeurs libertaires des droits individuels, de l'entraide, du pouvoir local et du fédéralisme. En outre, les conflits internes de la bourgeoisie tendent à freiner l'autoritarisme. Comment nous, anarchistes, devons-nous réagir ? Il faut bien savoir que les solutions que nous préconisons à l'époque où nous vivions dans une économie traditionnelle, avec un mouvement ouvrier fort, ne sont plus

adaptées à la société informatisée d'aujourd'hui, avec ses contours de classe incertains.

Deuxième point. L'Etat a pris des formes insidieuses et tentaculaires comme nous n'en avons jamais connues ni imaginées aux époques précédentes où la société était moins complexe. On peut opposer évidemment la dureté des despotismes de l'histoire, par exemple le despotisme oriental analysé par Karl Wittfogel et d'autres historiens. Mais jamais l'Etat n'est devenu comme aujourd'hui la condition même de l'homme. C'est avec raison que Kropotkine notait l'existence, au sein des Etats les plus tyranniques, de formes souterraines de résistance au pouvoir dans les villages, les villes, les quartiers des grandes cités ainsi que dans les corporations et associations de toutes sortes. Aux Etats-Unis dans les années trente, il était facile, après le travail et passé le monde industriel, de se retremper dans un milieu traditionnel, familial et communautaire. Malgré son côté patriarcal et clérical, cette société traditionnelle, fait de convivialité, était solidaire.

C'était le monde de la famille élargie où vivaient ensemble, ou proches, plusieurs générations, préservant une culture et des traditions populaires. C'était le monde de la petite patrie *, du village, du bourg ou du quartier, avec ses relations d'amitié, ses espaces collectifs où se tenait la vie publique et où s'alimentait le débat politique. Les « maisons communes » étaient vraiment à tous : chacun pouvait s'y instruire, entendre des conférences sur les sujets les plus politiques, bénéficier d'une solidarité active, lire des livres et des revues. On ne manquait pas non plus d'y trouver aide matérielle et soutien en cas de coups durs. Les centres ouvriers ** que nos camarades espagnols implantèrent dans de nombreux villages et villes de la péninsule étaient la traduction consciente d'un mouvement largement spontané, caractéristique de la période d'avant la seconde guerre mondiale.

Les rues, les squares et les parcs offraient des lieux plus vastes et plus ouverts à la sociabilité. Je me rappelle, quand j'étais jeune, les meetings de coins de rue, où une variété époustouflante d'orateurs politiques tenaient en haleine un

(*) En espagnol dans le texte : *patria chica*.

(**) En espagnol dans le texte : *centros obreros*.

public passionné. C'était l'heureux temps de « la caisse à savon », comme on disait en Amérique, source inépuisable d'échanges, où tout le monde, orateurs et auditoire, s'initiait à la politique. Au-delà de la vie sociale et privée, on entrait dans le domaine de la politique locale, régionale et même nationale, où l'action, moins personnelle qu'aujourd'hui, avait des aspects plus pédagogiques et surtout plus radicaux.

La société civile n'existe quasiment plus, absorbée par l'Etat et le monde industriel. Les médias pénètrent dans tous les foyers, administrés et contrôlés par le réseau sophistiqué des ordinateurs. Les grandes familles d'antan, nourries de la diversité des générations et des cultures, se sont rétrécies pour se transformer en familles étriquées, la famille nucléaire avec ses deux parents indifférenciés dotés de deux ou trois enfants interchangeables. Les anciens ont été expédiés dans les « résidences pour personnes âgées » au moment où nous enfermions l'histoire et la culture préindustrielles dans les musées, les universités et les banques de données. On ne vend plus comme autrefois l'alimentation, les vêtements et les objets domestiques dans des petites boutiques, souvent affaires de familles et bien intégrées dans le voisinage ou le quartier. C'est le règne du supermarché. Le paysage américain, de même qu'en Europe, est ponctué de magasins géants, où acheter est devenu un geste hallucinant, hypermécanisé, impersonnel. Aux caisses, l'acheteur est emballé avec sa marchandise puis « véhiculé » en direction de son domicile. Les rues ne sont plus encombrées de piétons mais de voitures et les squares ont été transformées en *parkings*. Aucun endroit pour se réunir et communiquer.

Les autoroutes déchirent le centre des villes et font éclater les quartiers dont elles détruisent les liens culturels. Dans des villes comme New York, les parcs sont devenus des lieux de criminalité, où l'on pénètre au péril de sa vie. Les centres communautaires traditionnels ont presque disparu ou risquent d'être la proie des touristes et des sociologues. Le discours et le débat passent désormais par l'électronique : des experts auto-proclamés et des personnalités médiatiques discutent des problèmes les plus brûlants sous le regard passif et vide d'une génération d'individus en passe de devenir, sur le plan intellectuel, sourds et muets. La culture « souterraine » que Kropotkine décrivait dans *L'Entraide* ⁽³⁾ a virtuellement disparu des Etats-Unis à

(3) Réédition, Paris, Stock, 1979.

la fin des années soixante et le vivier où elle s'épanouissait a été en grande partie digéré par les médias. On sait comment ceux-ci, contrôlés par l'Etat ou les milieux d'affaires, font appel aux sens plutôt qu'à l'esprit, aux tripes plutôt qu'à la tête.

Une génération est en train de naître, qui ne s'intéresse pas à la pensée et qui n'est pas formée à l'abstraction. La fonction cérébrale se constitue à partir d'images grossières, semblables à celles qui apparaissent sur l'écran de télévision et à partir d'une activité mentale — si l'on peut dire ! — des plus réduites : on assène à l'individu des masses d'informations quantitatives, où l'apprentissage des concepts tient évidemment peu de place.

Je suis terriblement effrayé par ce processus de destruction qui atteint la volonté, la spontanéité de l'imaginaire et la capacité de résister aux modèles stéréotypés que la publicité, aussi bien politique que commerciale, imprime dans le cerveau des hommes. Les gens commencent à regarder le réel de la même manière qu'ils reçoivent l'image télévisée : une illusion de l'œil, née du mouvement des particules lumineuses dans le tube cathodique, où la douleur, la souffrance, la joie, l'amour n'ont d'autre réalité que la surface vitrée de l'image. L'imagination tend ainsi à faire place à des images imposées du dehors, qui se substituent aux représentations intérieures. Si la vie se réduit à un spectacle entre un individu et une machine électronique, qu'avons-nous besoin d'autre que d'images et de distractions pour remplacer la pensée, le vécu ?

Et il ne s'agit pas seulement d'un phénomène autoritaire, caractéristique de l'ère informatique ; nous assistons aussi à l'installation d'un ordre véritablement militaire. L'enfant et l'adolescent subissent un « entraînement » comme à l'armée : uniformisation des individus, conditionnement des réactions, soumission à l'autorité. Si on appelait les nombreux « conseillers » qui nous entourent du nom de ce qu'ils sont en réalité — c'est-à-dire des bureaucrates qui ne valent pas mieux que leurs confrères de la police ou de l'armée — on se rendrait compte que l'Etat a envahi toutes les « niches » où se réfugiaient les générations précédentes. Il n'existe plus d'authentique lien communautaire, familial ou social, entre les gens. Le nerf de la société aujourd'hui, c'est l'officine bureaucratique ; celle-ci fournit à ses clients tous les services : choix de carrières, mariage, gestion des finances, pratique religieuse, vie alternative — mais oui ! — remèdes aux angoisses, *jogging*, régime

alimentaire ou comment se soigner soi-même pour être beau et en bonne santé, conflits domestiques, divorces, comment résoudre ses affaires de cœur, secours en cas de grave maladie, enfin tout ce qu'il faut savoir pour mourir en paix et se faire enterrer.

Troisième et, Dieu merci, dernier problème : les relations de l'homme avec la nature. La question a atteint des proportions que je ne soupçonnais pas, en 1952, lorsque je publiai mon premier livre sur l'écologie. Pourtant, en 1963, quand j'écrivais *Ecology and revolutionary thought* (4), je me rappelle avoir signalé « l'effet de serre » et ses conséquences, dans quelques siècles, sur la calotte glaciaire ; les perturbations dans les cycles de l'eau, de l'azote, du carbone et de l'oxygène (que je réunissais sous la formule de « cycles bio-géo-chimiques »), avec pour finir le déséquilibre biologique et climatique de la planète ; la pollution dangereuse de l'environnement depuis le sol jusqu'aux aliments que nous mangeons ; enfin, l'appauvrissement de la biosphère qui pourrait aboutir, contrairement aux lois de l'évolution, à la naissance d'un monde de moindre complexité, inadapté aux mammifères, aux vertébrés, bref à toutes les formes de vie que nous connaissons.

Je n'aurais jamais pensé, il y a seulement vingt ans, que lorsque je parlais de « siècles », il s'agissait simplement de la fin du XX^e siècle et du début de l'an 2000 ; que demain, c'était aujourd'hui et que la pollution, qualifiée de « dangereuse », tournait déjà à la catastrophe. Ainsi, la National Academy of Sciences et l'Environmental Protection Administration des Etats-Unis annoncent que nous pourrions ressentir l'effet de serre sur le niveau des eaux, d'ici à peu près une décennie. Selon des écologistes éminents, les cycles bio-géochimiques vont subir de forts déséquilibres et la pollution de la planète dépasser tout ce qu'on peut imaginer. Les proportions de l'oxyde de carbone par rapport à l'oxygène dans l'atmosphère ont déjà augmenté de neuf fois depuis seulement 1900, et cela risque de s'aggraver considérablement avec l'abattage des forêts qui entourent la zone équatoriale — une forêt qui a quelques soixante millions d'années d'existence — et la destruction des forêts du nord par les pluies acides.

(4) Voir *Pour une société écologique*, Paris, Bourgois, 1976.

Nos mers sont monstrueusement polluées : on voit de larges étendues du Golfe persique recouvertes d'une épaisseur de plusieurs centimètres de boues de pétrole bitumineux, résultat de la guerre Irak/Iran. L'air, l'eau, la nourriture contiennent des hydrocarbures chlorés, hautement cancérigènes, inconnus des écologistes voici quelques dizaines d'années, sans compter le plomb, le mercure, l'amiante, les composés d'azote qui peuvent se transformer en nitrosamines toxiques, bref des variétés infinies de polluants que les chimistes de l'environnement n'ont même pas le temps d'analyser. Sur tous les continents s'entassent des déchets toxiques, dont les poisons de longue durée s'infiltrant dans les eaux souterraines, les rivières, les lacs et enfin dans l'eau que nous buvons.

L'appauvrissement de l'environnement devient une réalité que je peux observer de mes propres yeux : les pluies toxiques et acides qui atteignent les océans détruisent l'éco-système marin. Source de la vie marine, le phyto-plancton se raréfie et la surexploitation des mers est en train de tuer l'industrie de la pêche, autrefois florissante. De vastes superficies du sol retournent au sable et la flore terrestre est partout menacée. Ne commettons pas l'erreur de croire que le problème écologique soit secondaire par rapport à la crise politique, économique ou militaire. Nous avons du mal, avec nos habitudes de domination et notre système de pensée hiérarchique, à surmonter le vieux mythe tenace d'une « nature soumise ». Il est possible que nous évitions la destruction nucléaire parce que nous aurons d'abord subi la mort écologique. C'est non seulement la société qui meurt, mais la planète, et de la même maladie mortelle : notre passion du pouvoir qui nous pousse à aller toujours plus loin dans la voie dérisoire de la civilisation et du progrès, ou soi-disant tels.

**

Comment nous, anarchistes, devons-nous affronter les formidables mutations technologiques, économiques, sociales et écologiques qui bouleversent nos sociétés ? Comment les situer par rapport à notre tâche permanente qui consiste à essayer d'organiser la classe ouvrière et à lutter contre l'exploitation ? Que doit être notre futur programme d'action, nos « priorités » pour les années d'après 1984 ? Existe-t-il une force à travers

le monde, prête à nous entraîner plus loin que notre traditionnel combat contre l'Etat et l'autorité sous toutes ses formes ?

Je me garde de tout pronostic, de même que je ne me vois pas donner des conseils sur le programme et les « priorités » à des camarades bien mieux informés que moi sur ce qui se passe chez eux. En revanche, je peux dire mon avis sur les Etats-Unis en connaissance de cause, dans la mesure où j'ai l'occasion de parler chaque année à des milliers d'Américains sur des sujets aussi divers que l'écologie et l'urbanisme, la théorie sociale et la philosophie.

Si j'en juge d'après ce que je lis, le sectarisme et le nihilisme de nombreuses publications « libertaires » anglo-saxonnes me rendraient plutôt pessimiste. Le fait est qu'aux Etats-Unis, il n'y a pas de mouvement ouvrier. Rien, en dehors de syndicats qui n'ont d'autre fonction que de ramasser les miettes de la table du capital. En fait, les conflits dans les entreprises entre les privilèges de l'ancienneté et les droits civiques suscitent dans les syndicats américains une résurgence du racisme, qui met aux prises les ouvriers blancs et leurs camarades noirs au détriment de la solidarité de classe. Loin d'être un mouvement ouvert à tous, le « socialisme prolétarien » ne s'est pas seulement confiné dans des cultes radicaux de l'espèce la plus secrète ; il est devenu une discipline universitaire qui cache son archaïsme sous le nom de « néo-marxisme ». C'est la nouvelle sociologie du « capitalisme d'Etat », le substitut des vieilles moutures positivistes tombées en discrédit dans les milieux intellectuels plus ou moins « progressistes ». Comme le disait un ami récemment, le marxisme, c'est l'Establishment, ce qui explique l'absence de l'anarchisme dans l'enseignement universitaire.

Pourtant, à condition qu'il le veuille, c'est l'anarchisme qui pourrait le mieux se montrer créatif et innovateur pour le radicalisme d'aujourd'hui. Nos idéaux d'autogestion, de décentralisation, de solidarité et de fédéralisme ont été pillés sans vergogne, sans un mot de reconnaissance, par des marxistes besogneux, qui se contentent d'attacher la queue de ces concepts à un âne communiste ou socialiste, comme un appendice mal ajusté qui visiblement n'est pas à sa place. Nous avons été les premiers à inventer une sensibilité particulière à la nature, à la solidarité, que le mouvement écologiste s'est appropriée sans trop se soucier des sources : le naturalisme de Kropotkine

et l'éthique de Guyau⁽⁵⁾. Que de nombreux aspects de cette sensibilité soient liés au siècle qui les a vu naître, ne doit pas nous faire reculer, ce qui ne serait qu'un réflexe de défense ou de protection. Toutes les idées importantes sont le produit de leur temps et doivent être revues et transformées pour prendre en compte ce qui a changé.

Le monde en effet est en train de bouger. De l'antiquité classique ou même la tribu jusqu'à nos jours, l'anarchisme a toujours existé, à travers le contenu même de ces mots : pas de domination de l'homme par l'homme. C'est là le cœur et l'âme de l'anarchisme, sa définition à la fois théorique et pratique. La doctrine élaborée par Proudhon, Bakounine et Pelloutier montre que, loin de rester rabougrie et stérile, elle est suffisamment vivace pour croître et être retaillée. Nos traditions sont notre terre nourricière. Mais la vie à la surface de ce terreau évolue constamment et l'on ne peut l'empêcher de franchir, dans l'espace et le temps, les limites de son milieu d'origine. Ossifier l'anarchisme dans des écritures et des rituels revient à singer les marxistes, dont la dévotion ecclésiastique pour les parchemins et les sacrements a fait, de cet immense corps de théorie, simple exégèse et commentaire. Il nous faut à tout prix éviter un tel destin, avec ses querelles intestines et ses chipotages sectaires sur l'histoire et la signification des textes, de crainte de sombrer nous-mêmes dans le formalisme le plus sclérosé, l'ambiguïté de pensée et, ce faisant, dans l'idéologie pure au *pire* sens du terme, c'est-à-dire l'apologie de ce qui est ou, plus absurde encore, l'effort pour faire revivre ce qui a depuis longtemps disparu.

D'accord, nous devons être prêts à nous demander quel sera le « sujet historique » du changement social dans les prochaines années. Mais en réalité, pouvons-nous parler raisonnablement d'une quelconque « classe hégémonique » dans une société dont la structure de classe se désagrège ? Oui, il nous appartient de définir les problèmes que soulèvent l'écologie, le féminisme, le racisme, le régionalisme et les importants mouvements culturels autour de la qualité de la vie au sens le plus large, sans parler des tentatives pour combattre l'aliénation dans une société vide de toute spiritualité. Mais pouvons-nous ignorer

(5) J.M. Guyau, *Pour une morale sans obligations ni sanctions*, Paris, 1903.

les nouveaux mouvements sociaux d'Europe occidentale, tels les Verts, les rassemblements antinucléaires et pacifistes qui traversent les classes et les frontières ? Il faut nous préparer à sortir des vieilles ornières idéologiques et à observer honnêtement, clairement, avec intelligence le monde autoritaire qui se forme autour de nous et à prendre conscience de la tension entre les traditions utopiques des révolutions démocratiques bourgeoises et la marée montante du corporatisme, du militarisme et du centralisme qui menace de les effacer. Pouvons-nous ignorer les revendications régionales, les mouvements urbains et de quartier, la défense de la démocratie contre l'envahissement du pouvoir exécutif, en politique ?

Si les années 60 m'ont appris quelque chose en tant qu'Américain, c'est que je ne peux parler avec mes compatriotes l'allemand de Marx, le russe de Lénine, le chinois de Mao ou le vietnamien de Ho et même l'espagnol de Fidel. Il se trouve que cette versatilité linguistique périlleuse, bien que chère à nos bolcheviks domestiques, les a isolés complètement de la vie américaine. Les vastes populations d'immigrants qui ont importé le socialisme européen et l'anarchisme sur le sol américain ont disparu ou sont en voie de disparition. Sur le plan idéologique, les Américains se retrouvent finalement face à face, avec leurs traditions et leur vocabulaire propres. A l'exception du marxisme universitaire, incestueux et refoulé comme la plupart des disciplines universitaires, ils ne connaissent rien d'autre que ce qu'on leur a servi à la maison, à l'école et dans les media. En raison des traditions libertaires de la révolution américaine — traditions bien connues de Proudhon et Bakounine et admirées par eux — je pense plus sensé de parler aux Américains dans la langue de Sam Adams, Thomas Paine, Thomas Jefferson, Henry Thoreau, Ralph Waldo Emerson et les autres. Leurs paroles sont plus compréhensibles et leur réalité plus proche que le vocabulaire de l'immigration, qui s'en prenait davantage au féodalisme des sociétés commerciales qu'au conflit des grandes compagnies industrielles avec la tradition des fermiers américains. J'utilise donc les mots des anciens révolutionnaires américains pour expliquer mes principes anarchistes et je les adapte au nouveau contexte, tout comme mes camarades espagnols, ibériques jusqu'à la moelle des os, s'exprimaient dans les termes aussi bien de Pi y Margall que de Michel Bakounine.

Je reste à tous points de vue un internationaliste et

m'oppose à toute forme d'esprit de clocher et de chauvinisme, qui vont à l'encontre de mon humanisme anarchiste. Mais je sais qu'il est absurde d'appeler les Américains aux armes et d'invoquer les images flamboyantes d'un passé qui leur est en fait étranger et incompréhensible, surtout si l'on mesure le saut qualitatif accompli par l'Etat en matière d'armement, depuis les barricades et la poudre à canon de la Commune de Paris et de la révolution espagnole.

Du moins, je peux leur parler de la *dualité de pouvoir* d'un point de vue historique (et constitutionnel). Des expressions comme « contre-culture » sont à présent inadéquates, si l'on ne leur juxtapose les termes de « contre-institutions », une revendication qui peut être orchestrée d'en bas contre le pouvoir d'Etat centralisé en haut. Je sais bien qu'il m'est impossible d'atteindre les ouvriers dans leurs usines ou leurs syndicats — ces deux écoles de la hiérarchie, de la domination — mais je les rencontre, ainsi que beaucoup d'autres gens, dans mon quartier et les villes des environs. A Burlington, dans le Vermont, les anarchistes ont créé des assemblées de quartier — version urbaine des anciennes assemblées municipales de la Nouvelle-Angleterre — qui pourraient se multiplier partout, à Milan, Turin, Marseille, Paris, Genève, Francfort, Amsterdam, Londres ou ailleurs. Les obstacles ne sont pas dus aux difficultés logistiques ou aux dimensions de la population, mais tout simplement au manque de conscience collective, laquelle, en Nouvelle-Angleterre au contraire d'autres parties de l'Amérique, est beaucoup plus développée et attentive à ce qui se passe sur place. Et le problème de la conscience — qu'elle soit de classe ou libertaire — n'a-t-il pas toujours été au cœur de chaque projet de libération ?

Comment, cependant, faire progresser cette conscience ? D'abord, ne devons-nous pas nous-mêmes élever le niveau de notre débat théorique comme de notre critique sociale ? Dissiper l'image cultivée avec tant de soin par Franz Borkenau et Gerald Brenan (6), selon laquelle l'anarchisme n'est qu'un simple mouvement de *protestation* plutôt qu'un mouvement social, que nous sommes davantage capables de dénoncer

(6) Frank Borkenau, *The Spanish Cockpit.*, Ann Arbor 1963 ; Gerald Brenan, *The Spanish Labyrinth*, Cambridge 1960 (*Le labyrinthe espagnol*, Paris 1962).

l'injustice que d'offrir des alternatives. Il faut nous attaquer à la question posée par l'école de Francfort en Allemagne, d'une rationalité critique et de la domination comme pourrissement de la « civilisation », à la critique post-structuraliste des Français, à l'analyse écologique d'auteurs américains tels que Paul Shepard et Morris Berman, pour ne citer qu'eux parmi le panorama intellectuel contemporain. C'est en réfléchissant sur leurs interrogations que nous serons capables de façonner une théorie anarchiste qui établisse un pont entre notre pensée héritée de Proudhon, Bakounine, Kropotkine, et le siècle actuel ainsi que celui qui s'annonce. Comment intégrer dans notre démarche propre l'écologie, dans notre approche anti-hiérarchique le féminisme, dans notre humanisme les rassemblements pacifistes, dans notre culture l'inquiétude née de l'aliénation, de la détérioration de la qualité de la vie et des atteintes aux modes de vie alternatifs ?

Bien entendu, je souhaite bonne chance à nos camarades syndicalistes dans leurs efforts. Ayant été formé dans les aciéries et l'industrie automobile, j'ai cherché une conscience de classe révolutionnaire parmi les ouvriers américains que je n'ai jamais trouvée, pas plus dans les années 30-40 que lors des dernières décennies. J'ai découvert, c'est vrai, un militantisme exemplaire et une grande force de caractère chez les ouvriers qui travaillaient avec moi, mais aucune preuve visible de ce que le capitalisme leur était plus intolérable qu'à n'importe quelle autre couche de la société — à condition même qu'il soit intolérable. J'ai observé des tendances libertaires chez les jeunes des années 60, chez les femmes des années 70 et chez les écologistes des années 80. Je voudrais de plus en plus qu'on en revienne au mot de « peuple » — ce vaste et croissant mélange d'individus qui se sentent dominés, et pas seulement exploités, dans toutes les sphères de la vie, que ce soit la famille, l'âge, la culture, le sexe, l'ethnie ou la morale aussi bien que l'économie. Marx a critiqué les anarchistes qui parlaient de « masses laborieuses », de « travailleurs », d'« opprimés », plutôt que d'utiliser le terme « scientifique » de « prolétariat ». Ainsi qu'il en est advenu, nous avons eu raison sur toute la ligne et il eut terriblement tort — jugement rendu non seulement par la théorie mais par l'histoire.

Concrètement, cela signifie que ma première activité, où que je sois, consiste à former un groupe d'étude — oui, un groupe

consacré à la connaissance et à la conscience — et non pas « un groupe d'affinité ». Aujourd'hui, ce qui apparaît de la sorte comme un projet éloigné est rendu nécessaire par l'effrayant déclin du niveau théorique qui affecte tous les secteurs de la société, y compris la gauche. Je cherche à m'associer avec des gens capables de penser avant d'agir, d'écrire avant de parler, prêts à s'éduquer eux-mêmes avant de prétendre éduquer les autres. Et si je participe à la formation d'un « groupe d'affinité », je choisis des camarades ayant le caractère, la substance et la fermeté nécessaires pour accepter aussi bien l'échec que le succès. Je parle de gens suffisamment idéalistes pour s'engager à travailler patiemment à des tâches ennuyeuses et qui ne se contentent pas de caracoler sur le devant de la scène, ce qui me met toujours mal à l'aise et me rend quelque peu sceptique. L'anarchisme n'est pas un paroxysme ni la manifestation orgiaque et nihiliste d'un ego impudique. C'est la recherche d'un idéal fait d'humanité, d'attention aux autres, de compréhension, ou ce n'est rien. Alors, je travaille avec mes amis à l'unique tâche de convaincre des gens *ouverts* à l'engagement social et prêts à se prendre en charge. Je noue connaissance avec eux dans des coopératives d'alimentation, des écoles alternatives, des groupes écologistes, anti-nucléaires ou libertaires. J'essaie de publier de la littérature (brochures, périodiques, tracts, livres) et de créer des lieux de rencontre destinés à éclaircir les idées et à présenter des alternatives sociales et culturelles. Je déteste l'« activisme » aveugle qui privilégie la dépense étourdie d'énergie et de muscles par rapport à la réflexion, au travail planifié avec intelligence et accompli de manière responsable. La *qualité* et le *niveau* de mes publications et de mon enseignement m'importent beaucoup plus que le nombre de gens que je peux atteindre de façon superficielle. Sans travail sérieux et exigeant de notre part, il n'y a aucun espoir que les gens se prennent en charge pour produire une société auto-gérée.

Ce n'est qu'une fois ces projets menés à bien et solidement établis que nous pourrions aborder la vie politique avec quelques chances de succès. Sur le plan organisationnel, il s'agit pour nous de transformer un groupe de gens motivés en un *mouvement*, que celui-ci prenne la forme d'une simple alliance ou

d'une fédération statutaire. Nous pouvons accepter d'être en désaccord sur un certain nombre de problèmes, à condition de posséder un programme écrit cohérent, qui soit l'expression d'une doctrine solide et non pas un salmigondis de propositions disparates encourageant le plus petit commun dénominateur du groupe. Il va de soi que nous devons être plus exigeants sur le plan de la cohérence et des principes dans un groupe qui se prétend anarchiste, que nous avons à l'être dans des mouvements ponctuels, comme un rassemblement écologiste, pacifiste ou de droits civils.

Il nous faut cependant trouver une forme d'intervention dont le message soit compréhensible au plus grand nombre. En tant qu'Américains, nos concitoyens possèdent déjà une tradition des libertés, que nous pouvons approfondir et ouvrir à l'anarchisme. Comment ? En faisant appel à leur attachement aux droits individuels, à la décentralisation, au rôle des citoyens, à l'entraide et surtout à leurs sentiments d'hostilité à l'égard de l'autorité politique, sans oublier, en même temps, de dénoncer vigoureusement leur manière d'associer la liberté à la sacrosainte propriété. Il convient également de leur rappeler la qualité exemplaire de leurs institutions libertaires, héritées de la révolution américaine : réunions publiques, formes associatives, autonomie municipale, bref l'ensemble du processus démocratique prévu par la constitution. Notre objectif est clair : créer à partir de la tradition démocratique américaine des formes de liberté qui puissent s'opposer au rôle grandissant de l'Etat et à la concentration du pouvoir politique et économique. Notre action vise aussi bien le terrain municipal que l'écologie ou la contre-culture. Il nous faut aussi travailler à établir une liaison entre les villes, les villages, les quartiers et à les fédérer pour résister à l'influence de Washington et des féodalités des Etats composant l'Union. Nous devons parler une langue populaire plutôt que prolétarienne et mettre l'accent sur l'aliénation plutôt que sur l'exploitation. Notre programme consiste à susciter *une dualité de pouvoir*, c'est-à-dire un pouvoir populaire qui, en s'appuyant sur les acquis les plus vivants de la révolution américaine — valeurs libertaires et pensée utopique — parvienne à mettre en place des structures d'organisation de type anarchiste.

Cette démarche réussira-t-elle ou non, je n'en sais rien. Mais autant que je puisse en juger, elle seule possède des

chances de succès aux Etats-Unis. Si elle échoue, je n'ai, je l'avoue, aucune solution de rechange. Tels qu'ils sont, les Américains ne s'engageront jamais dans une voie socialiste qui menacerait leurs libertés et ils n'accepteront pas davantage un programme de classe, que le prolétariat américain lui-même n'a jamais adopté. Auto-organisation, action directe, aspirations anti-autoritaires, autonomie municipale sont des formes vivantes du « rêve américain » — rêve ou mythe comme vous préférez — qui font de l'Amérique le royaume de l'utopie : l'Amérique n'est-elle pas un « nouveau monde », par sa géographie historique aussi bien que par son expérience de la liberté et de l'innovation sociale ? Hélas, il n'y aura plus rien à espérer des Etats-Unis si le système des partis et les principes d'organisation de la « gauche » l'emportent dans l'esprit de l'opinion, sur l'héritage libertaire. Ou bien les Etats-Unis se tourneront vers des formes politiques libertaires du type de celles mentionnées plus haut, ou bien ils deviendront — et ils en sont capables — le plus terrible fléau de l'histoire.

Il existe en effet chez nous une tension très vive entre la tradition libertaire qui se dresse contre l'impérialisme américain et les forces qui poussent le pays à jouer les gendarmes du monde. Seuls les anarchistes sont à même de saisir la nature de cette opposition et d'en tirer parti, afin de redonner force à l'utopie, à travers un programme et un mouvement organisé. Imperméable à ce qui est la vraie liberté, la « gauche » marxiste est économiste, centralisatrice, techniciste, bureaucratique et c'est paradoxalement la droite qui a, jusque-là, exploité la tradition libertaire américaine : dans l'intérêt de la propriété, la politique du « laisser-faire » a lâché la bride au développement des grandes sociétés et les metteurs en scène de la guerre froide ont disséminé la puissance militaire américaine aux quatre coins de l'Europe occidentale et du tiers-monde. Tant que les anarchistes n'auront pas réussi à débarrasser la tradition libertaire de cette perversion qu'est l'instinct de propriété avec tous ses résidus réactionnaires, les Américains continueront de faire la part belle aux totalitaristes qui, eux, n'en finissent pas de s'abriter derrière l'alibi de l'histoire : les révolutions des autres, c'est-à-dire celles accomplies au siècle dernier par les peuples eux-mêmes, en lutte pour leur émancipation.

Je suis très conscient des arguments que l'on peut m'opposer et je n'ignore pas combien les Américains sont divisés : conflits

de classe, hostilité entre riches et pauvres, différences ethniques et sexuelles, oppositions géographiques. Nos concitoyens pourrout-ils un jour parvenir à s'unir autour d'un idéal communautaire ? Et la lutte commune entreprise sur le plan municipal contre l'Etat centralisateur a-t-elle des chances de réduire ces divisions ? Le pouvoir municipal lui-même diffère-t-il, et comment, de celui de l'Etat ? L'expérience de Paul Brousse (7) ne nous a-t-elle pas enseigné combien cette thèse chère aux anarchistes, l'autonomie municipale, peut être un leurre ?

Toutes ces questions exigeraient des développements distincts. Une chose cependant est sûre : ce seront les nouvelles technologies qui se chargeront de réaliser le nivellement général de la société américaine et cela affectera toutes les couches sociales : aussi bien les classes moyennes que les ouvriers, les blancs que les noirs, les travailleurs qualifiés et les techniciens que les travailleurs à la chaîne. Une restructuration de la population entière — et pas seulement du prolétariat — est en cours qui n'a rien à voir avec la morphologie sociale traditionnelle que nous ont légués les premiers temps du capitalisme industriel.

Les divisions de la société ne sont pas non plus aussi tranchées et définitives que certains voudraient nous le faire croire. Il existe dans la population des aspirations et des valeurs morales qui dépassent les clivages matériels : par exemple, les droits des femmes, les revendications des noirs, la défense de l'environnement. Ces aspirations arrivent parfois à l'emporter sur les « antagonismes de classe » qui permirent jadis aux marxistes d'ironiser sur le concept de « peuple ». Le nationalisme n'a-t-il pas toujours été plus fort parmi les masses que la solidarité de classe ? Ce seul exemple suffit à démentir le mythe marxiste selon lequel les hommes ne sont guidés que par leurs intérêts. Le socialisme aurait en effet triomphé depuis longtemps si cette hypothèse était vraie. Nous pouvons d'ailleurs, à ce propos, nous interroger sur le fonctionnement de l'idéologie, tant celle-ci a souvent conduit les hommes au sacrifice de leur vie. Qu'on songe aux guerres de religions du Moyen-Age et de la Réforme. En tant qu'anarchistes, nous avons toujours répété que c'est de l'ancienne société que surgirait le monde nouveau

et depuis le siècle dernier, nous n'avons pas cessé de considérer *l'usine* comme un cadeau de la bourgeoisie et la clé des temps futurs. Ces idées me paraissent, à la vérité, totalement étrangères à notre époque et il se peut, comble de l'ironie, que la clé de l'histoire ait toujours été à notre disposition, mais sous la forme de l'idéal libertaire qui seul, aujourd'hui, peut enrayer le cours du capitalisme.

Nous avons trop tendance à oublier que les maux que nous inflige l'idéologie sont la preuve de son efficacité. De même, rappelons-nous que l'aptitude de l'humanité à supprimer la vie n'a d'égal que sa capacité à faire du monde un paradis. Négligeons les méfaits de l'idéologie qui confortent notre scepticisme, pour prendre ce qu'il y a de bon en elle et nous aider à nous libérer de l'égoïsme et du vieil économisme. Si l'on s'attache ainsi à l'éthique dans l'histoire, il faut bien reconnaître que les anarchistes sont les seuls à proposer aux hommes d'aller au-delà de leurs besoins strictement biologiques pour accéder à ce qui est la finalité de l'aventure humaine : la liberté.

(Traduit de l'anglais par Jacqueline Pluet. Une partie de ce texte a été publiée par la revue Autogestions, n° 18, 1984).

(7) Paul Brousse (1944-1912), militant de la Première Internationale, anarchiste, puis fondateur du « parti possibiliste » et député à Paris.